

LA FEMME À TRAVERS LES YEUX D'UN URANISTE

ESTRELLA DE LA TORRE GIMÉNEZ

Universidad de Cádiz
estrella.delatorre@uca.es

Abstract: Surrounded by women since his childhood, the uranian Eekhoud never excluded them from his life or his literary work. A motherless child early in his life, some women became veritable accomplices, including his grandmother, his great aunt and his wife Cornélie, and he in turn gave women a privileged role in his novels, in many of which they are the protagonists. Through his fictional heroines he manages to convey his true feelings, his critique of the bourgeoisie complacency, and his attitudes toward anything he loved or abhorred. The female figure became for him the driving force between his true nature and a society of which he was aware he was an outcast.

Keywords: Georges Eekhoud; women; social critique

Malgré la négation qu'Eekhoud lui-même fit de sa nature uraniste et le voile de silence que les critiques successifs jetèrent sur une réalité qui s'avéra honteuse pendant des années, il n'en subsiste actuellement aucun doute.

L'origine de l'homosexualité inspire beaucoup d'idées reçues. On dit que les homosexuels ont peur des femmes. On dit qu'ils sont trop attachés à leur mère, qu'ils l'aiment trop pour pouvoir aimer d'autres femmes. On cherche dans le comportement des mères ou la personnalité des pères les indices de ce qui aurait pu jouer un rôle dans l'homosexualité d'un fils. Dans le cas de Georges Eekhoud les deux dernières prémisses n'ont pas pu être décisives dans sa nature homosexuelle, ses parents étant morts quand il n'était qu'un enfant. Par ailleurs, ni à travers ses paroles ni à travers ses œuvres aucun soupçon de crainte face aux femmes ne se laisse entrevoir ; au contraire, les femmes s'érigent parfois en modèles à suivre.

La plupart des psychologues affirment que le rapport des homosexuels et des femmes n'est pas qu'opposition ou ignorance. Entre eux, il y a des amitiés intenses, des attachements particuliers. Être homosexuel, c'est aussi une certaine façon d'être avec les femmes. S'ils ne les désirent pas, ils ont souvent d'elles une image spécifique. Certaines leur inspirent même une véritable vénération. Les rencontres entre les femmes et les homosexuels sont aussi diverses que les propres individus. Pour arriver à comprendre les sentiments que les femmes provoquaient chez Georges Eekhoud il faut distinguer les deux manières distinctes de l'aborder à travers ses écrits. D'un côté, les traces que les femmes de sa famille ont laissées dans sa mémoire sélective et qu'il récupère dans les deux articles qu'il insère dans les numéros 119 et 123 de *La Belgique artistique et littéraire* du 1 mars et 1 juin 1914 respectivement ; d'un autre, sa façon d'insérer les différents comportements féminins dans sa production littéraire.

Si dans le premier cas, Eekhoud rend justice à toutes ces femmes responsables directes de son éducation, en commençant par sa mère, qu'il perd à l'âge de six ans, pour passer revue aux souvenirs laissés par ses grands-mères, ses tantes, ses cousines, sans oublier l'hommage posthume à ces amies maternelles qui allaient jouer un rôle déterminant dans ses prédilections esthétiques, quand on passe à analyser ses créatures réinventées, il est incontestable que la plupart de ses protagonistes féminins ne sont que des sosies de lui-même.

Sa femme mérite un chapitre à part. L'énigme des rapports maintenus avec elle restera irrésolue pour toujours. Eekhoud la mentionne rarement. Le premier document où apparaît son nom est daté de 1881, sur l'exemplaire de la biographie d'Henri Conscience dont il lui fera cadeau, il y inscrit la dédicace suivante : «A Cornélie Van Camp. Souvenirs affectueux. Son ami Georges Eekhoud». Plusieurs années plus tard, en 1914, il va lui consacrer la dédicace de ses «Souvenirs» en lui prouvant son grand amour et sa reconnaissance pour tout ce qu'elle lui avait donné pendant leurs vingt-sept ans de mariage :

Je ne pouvais mieux faire que de vouer ces *mémoranda* au plus cher de tous ces êtres, à mon admirable compagne sans laquelle en dépit des autres sollicitudes qui me furent témoignées, il ne m'aurait jamais été possible de vivre ma vie jusqu'au bout.

S'il ne sera point parlé directement d'elle dans ces pages c'est que sa présence les imprègne constamment, que son esprit les vivifie tout entières, c'est qu'elle est l'âme et le cœur, et c'est à elle que l'auteur rapporte non seulement tout ce qui lui a été inspiré de tendre ou de bon, mais encore tout ce qu'il aura pu réaliser

de beauté, et si tant d'êtres me furent sympathiques, c'est qu'ils m'apparurent illuminés aux reflets de cette lumière de sagesse, de cette flamme de bonté qui m'éclaira et me réchauffa aux heures les plus froides et les plus noires¹.

Probablement une homosexualité qu'il fallait cacher fut la responsable directe d'un mariage de longue durée avec Cornélie Van Camp, la cuisinière de sa grand-mère. Un mariage que l'on pourrait considérer de convenance pour le couple. Cornélie quittait son rôle de domestique de la famille Eekhoud pour devenir l'épouse d'un écrivain qui possédait déjà une certaine renommée. Pour Eekhoud, âgé de trente-trois ans, cette union symbolisait son entrée dans la normalité sociale. Il ne pouvait pas changer la société puritaine de cette fin du XIX^e siècle qui n'acceptait que ce qui restait dans la norme morale établie, et l'homosexualité n'y avait pas de place. Appartenant à une bourgeoisie qu'il allait renier toute sa vie, Eekhoud était obligé de jouer son rôle d'homme respectable, même si le cercle de ses intimes connaissait sa véritable nature. L'union avec Cornélie lui conféra le statut souhaité.

Même si nous n'avons pas de preuves évidentes, quand on lit son journal posthume et les lettres adressées à ses amants masculins, on peut affirmer que son épouse fut toujours au courant de ses aventures en gardant son rôle de compagne protectrice et soumise aux caprices de son mari. Elle personnifia chez Eekhoud le fils jamais eu, et sur son lit de mort elle l'appela encore «mon enfant».

Eekhoud savait que l'acceptation de son homosexualité par Cornélie n'était pas habituelle parmi les femmes. Le plus bel hommage que le romancier lui consacre c'est la réincarner dans la Blandine d'*Escal-Vigor*. Travaillant au château du comte Henry de Kehlmark, Blandine devient sa maîtresse et plus tard une amie capable de tous les sacrifices même si elle était au courant de ses préférences envers le jeune Guidon Govaertz.

Mais habituellement, quand les personnages féminins d'Eekhoud reconnaissent des uranistes, leurs réactions sont d'une sauvagerie intolérable. Les villageoises capturent Guidon et le violent. Le «coupable» de «Le Quadrille du lancier» sera tué par un groupe d'affolées: «[...] elles voulurent en finir avec l'androgynie qui les avait débauchées. [...] À défaut de sève, elles se gorgeraient de sang. Lui, cependant, continuait de rire aux démons²». Nous rencontrons pareille réponse dans le conte «Appol et Broucard» de *Mes Communions*: «Seules! Les femmes de la bande, avec cet instinct de ja-

¹ G. Eekhoud: «Souvenirs», *La Belgique artistique & littéraire*, 1914: 119 et 123, p. 321.

² G. Eekhoud: *Le Cycle patibulaire*, Paris: Société du Mercure de France, 1896: 318.

lousie que leur inspirent les grandes amitiés d'homme à homme, celles-ci fussent-elles même fraternelles et platoniques, en voulaient sournoisement aux inséparables³. C'est une femme qui est la responsable de la mort des deux protagonistes.

Les femmes réelles

Dans le premier des deux articles apparus dans *La Belgique artistique et littéraire*, celui du 1^{er} mars 1914, Eekhoud esquisse brièvement les portraits des membres de sa famille paternelle et maternelle. Il nous présente ses deux grands-mères, Euphrasie Paridaens, la mère de son père, et sa «bonne maman» maternelle, Cornélie Smits, une jeune fille «blonde et rose», appelée dans sa jeunesse la «Belle Hollandaise». C'est dans le deuxième des *Souvenirs* où il développera en détail ses rapports avec sa «bonne maman» et avec d'autres femmes responsables de son éducation.

Mais celle que retient l'attention d'Eekhoud dans cette première livraison de ses souvenirs c'est sa tante Marie, la sœur cadette de sa mère, femme idéalisée par l'auteur car elle «succombait à la maladie, mais surtout à la douleur, le 2 mars 1855, c'est-à-dire moins d'un an après ma naissance⁴».

Si l'on cherchait une égérie parmi les femmes que l'écrivain connut pendant sa vie, celle-ci serait sa tante Marie. Il ne la connaissait qu'à travers un portrait fait par une amie, des lettres adressées à sa mère et à sa petite sœur, la mère de l'écrivain, et surtout par ses poèmes réunis par des amis et publiés à La Haye sous le titre de *Poésies de Marie O...* Une de ses odes dédiée «aux habitants d'Anvers à la veille d'une exécution capitale», que Eekhoud compare «au Victor Hugo de *Claude Gueux* et du *Dernier Jour d'un Condamné*» (Id. p. 325), inspire à l'écrivain sa nouvelle «Tante Marie» de *Mes Communions*, à laquelle il donnera pour épigraphe les derniers vers du poème de sa tante dont les premières lignes résument son attachement à celle qu'il avait sublimée : «Oui, je reprends ton touchant petit livre, chère exaltée, et je me récite pieusement ces vers de généreuse révolte et à la fois de pitoyable communion adressés *aux habitants d'Anvers la veille d'une exécution capitale*⁵.»

Passionnée de George Sand : «son culte pour la célèbre romancière alla jusqu'à l'imiter dans ses manies garçonnières même les moins compatibles

³ G. Eekhoud : *Mes Communions*, Paris : Société du Mercure de France, 1897 : 322.

⁴ G. Eekhoud : «Souvenirs», *op.cit.* : 331.

⁵ G. Eekhoud : *Mes Communions*, *op.cit.* : 152.

avec sa santé délicate [...] On sait que l'auteur du *Mauprat* fumait la pipe comme un sapeur. Tante Marie s'arrêta au cigare⁶». Grande liseuse, elle travaillait toute la nuit à écrire. Mais ce qu'Eekhoud admire chez ce fantôme adoré c'est son «exquise sensibilité» qu'il croit avoir héritée. «On peut dire de Marie qu'elle était tout cœur. Elle fut même la victime de cette affectivité passionnée. Le sentiment la consuma. Sous des dehors doux et placides, un peu concentrés, elle cachait un enthousiasme allant jusqu'à l'exaltation. Le beau dut souvent l'émouvoir à la faire saigner⁷.»

Entre la tante et le neveu existait une complicité de sentiments et de goûts assez forte. Leur attrait pour les marginaux, les voyous, les hors-la-loi et leur goût pour la littérature, les avaient unis pour toujours.

Femme trop subversive pour son temps, elle consacre un poème à son fils, mort quand il n'était qu'un bébé, où les derniers vers distillent une profonde rancœur contre ce Dieu prétendument bon et juste :

Sans doute c'était trop et ce bonheur auguste
 Devrait tenter le ciel qu'il m'ouvrait ici-bas !
 Mais pour nous les reprendre, o Dieu bon, o Dieu juste !
 Ces enfants adorés ne nous les donnez pas !⁸

Quand Eekhoud rédige la suite de ses *Souvenirs* trois mois plus tard, il récupère les figures de sa grand-mère maternelle, sa mère, quelques tantes paternelles, deux groupes d'amies de sa mère sans oublier sa servante Yana qui lui apprit le flamand quand il avait déjà six ans : «car quoique mon père sût cette langue, il ne s'en servait jamais ni avec ma mère, qui l'ignorait d'ailleurs, ni avec moi, ni devant moi, avec personne de la famille⁹». Il les fait sortir de sa mémoire sélective pour les ressusciter en fonction des traces qu'elles ont laissées dans son évolution postérieure. Incontestablement idéalisées en fonction de sa reconnaissance filiale et de son travail d'artiste, il arrive à corriger l'un de ses biographes en l'accusant d'injuste :

Et dire qu'on a pu dire dans une étude bien trop flatteuse pour l'écrivain, mais bien erronée et fantaisiste au point de vue biographique, que j'avais eu une enfance, une adolescence et une jeunesse si sevrées de tendresse que je ne devais jamais pardonner à la société la détresse et l'abandon dont je fus victime !

⁶ G. Eekhoud : «Souvenirs», *op.cit.* : 328.

⁷ *Idem.*

⁸ G. Eekhoud : «Souvenirs», *op.cit.* : 329.

⁹ *Ibid.* : 327.

Bien au contraire peu d'enfances et de débuts dans la vie furent plus privilégiés que les miens. (p. 215)

L'enfant dont la mère est morte quand il n'avait que six ans et qui a perdu son père deux ans plus tard, peut conserver dans sa pupille leurs traits physiques mais il est impossible qu'il soit capable de retenir dans sa mémoire les traits distinctifs de leur caractère et encore moins risquer des conclusions propres d'un adulte : « Je ne connus jamais deux êtres moins affectés, plus naturels, plus exempts de toute pose, plus droits, plus loyaux et plus honnêtes que mes parents » (p. 218).

L'écrivain condense la nature de sa mère dans quelques qualificatifs : « une exquise nature d'artiste, prompte à se fâcher mais aussi à s'attendrir, le cœur sur la main » (p. 217). Sans l'avoir jamais connue, il se veut héritier de toute une série de vertus que cette femme lui avait léguées : « [...] le souci d'une aristocratie bien comprise, d'une règle de conduite dictée par une conscience sans détours et sans artifices, d'un goût très vif et en quelque sorte instinctif pour les gestes héroïques, pour les arts, la beauté, l'élégance native, c'est-à-dire pour une élégance spontanée adéquate au personnage et qui se concilie avec l'apparent débraillé, les écarts de langage, la rude désinvolture, le rythme un peu bourru mais si entraînant et si cordial de nos gens du peuple. » (pp. 221-222)

Cette mère reste une chimère fruit des commentaires de celles qui réellement avaient couvé son enfance et sa jeunesse, sa grand-mère et sa grand-tante maternelles. La « Bonne Maman » lui accorda l'affection maternelle que sa fille ne put pas. Quand Eekhoud n'était qu'un petit enfant, elle lui donna tous les caprices, pendant ses débuts comme écrivain, grâce à elle il arriva à publier ses premiers recueils de vers à Paris, chez Jouaust.

L'autre bienfaitrice fut sa grand-tante Gossen, Mme. Nancy Gossen, sœur utérine de sa « Bonne Maman », une « Véritable grande dame » qui « porte sa fortune avec une grâce toute aristocratique » (p. 222). C'est elle qui lui inspira la douairière de Kehlmark dans *Escal-Vigor*. Comme le personnage de sa nouvelle : « [...] elle avait bien été forcée de convenir de la supériorité des sentiments, du tact et de l'éducation d'une caste de plus en plus réduite et qui aura bientôt complètement disparu » (p. 224). Femme d'esprit, Eekhoud n'oubliera jamais le commentaire qu'elle fit au « geste tragique mais scabreux » qui finit sa nouvelle « Marcus Thybout » incluse dans ses *Kermesses*, quand le protagoniste, avant d'expirer, accueille ses génitaux coupés : « Et le

dernier soupir de Marcus Thybout *les caressa*¹⁰». La bonne femme, au lieu de se scandaliser, se limita à dire : «Tout cela ne serait rien [...] s'il n'y avait pas à la fin de cette histoire certaine paire de moustaches qui n'est vraiment pas à sa place... Tu sais, Georges, ce que je veux dire...» (p. 225), euphémisme que l'auteur considéra «digne d'une marquise du XVIII^e siècle».

Il n'oubliera pas sa tante Elise, devenue sœur Cécile ; sa cousine Mina, filleule de sa mère et fille de son oncle Oedenkoven, «l'industriel, à la Fabrique» qui lui fournira le décor pour la *Nouvelle Carthage* ; de sa famille gantoise, la tante Van Dinter et ses filles Nancy et Florence, plus âgées que lui et qui le gâtaient probablement en excès.

Mais l'univers féminin d'Eekhoud resterait incomplet sans la présence de quatre amies de sa mère qui, après sa mort, allaient s'occuper du petit orphelin. Il préfère garder l'anonymat des chères B, deux vieilles sœurs : «Virginie m'apprit l'histoire de France tout comme Sophie fut mon premier professeur d'esthétique dramatique» (p. 232) ; et des O : «[...] toutes jeunes encore et se montraient aussi élégantes curieuses de nouveautés, adeptes des modes nouvelles que leurs voisines demeuraient au passé, réfractaires aux progrès et aux innovations» (p. 238)

Le rôle qu'Eekhoud accorde à ces quatre femmes dans son évolution artistique postérieure est à considérer : «Les B... me furent les muses de la tradition, les O..., celles du progrès. Qui sait si ma production tour à tour sereine et exaltée ne résulte pas de ces deux influences ? N'arrive-t-il pas à celles-ci de concerter en parfaite harmonie dans une même œuvre à quelques pages d'intervalle ? Ou ma mélancolie et mon pathétique ne proviendraient-ils souvent de la compétition, voire du conflit de ces Muses ?» (p. 236)

Si André Gide a longtemps gardé le souvenir émerveillé de femmes féériques aperçues furtivement le soir d'un bal auquel il n'avait pas l'âge d'être convié¹¹, Georges Eekhoud a aussi idéalisé toutes les femmes qui ont peuplé ses premières années, il les a réinventées en les parant d'un voile d'imaginaire. À l'exception de sa «Bonne maman», qu'il a perdue quand il avait vingt-cinq ans et qu'il a eu le temps de bien connaître, l'imagerie homosexuelle d'Eekhoud a transformé le restant des autres femmes réelles en femmes imaginaires. C'était une autre façon de les faire exister.

Si l'on compare ses «souvenirs» des femmes aimées avec ceux des hommes, Eekhoud donne beaucoup plus d'importance aux premières. L'uni-

¹⁰ G. Eekhoud : *Kermesses*, Bruxelles : La Renaissance du Livre, 1887 : 74.

¹¹ Consulter *Journal : 1887-1925* d'André Gide, où il inclut *Et Nunc Manet In Te*, Paris : Gallimard, 1954.

vers féminin de ses années d'enfance et de jeunesse forge non seulement son avenir mais aussi ses goûts et sa nature d'artiste.

Les femmes inventées

La littérature conféra à Eekhoud le pouvoir de créer un autre univers féminin. Refait parfois à partir de femmes réelles comme l'admiree tante Marie, qui joue le rôle de protagoniste dans «Tante Marie», ou son épouse réinventée dans l'héroïne d'*Escal-Vigor*, ou même la tante et la cousine d'Anvers qu'il récupère dans *La Nouvelle Carthage*; la plupart de ses héroïnes ne sont que des transpositions de lui-même. Si dans la pièce de Plaute *Amphitryon*, le dieu Mercure prend les traits du valet Sosie en adoptant une parfaite ressemblance avec lui, Eekhoud fera de plusieurs des personnages féminins de ses récits des sosies de lui-même. Elles manifestent ses mêmes goûts, ses mêmes hantises. Personnages ambigus, problématiques, ils ne se sentent pas bien dans leur peau et sont obligés de faire semblant dans une société qui n'accepte que la femme bourgeoise traditionnelle, affectueuse et docile.

C'est difficile d'aborder les raisons profondes qui poussèrent Eekhoud à se réincarner dans ses héroïnes. De prestigieux psychanalystes comme Freud¹² ou Otto Rank¹³, ont essayé d'expliquer ce phénomène utilisé assez souvent par les artistes. Selon Freud, la construction des doubles par certains individus peut représenter une résurgence du narcissisme primaire refoulé depuis l'enfance, l'invocation du surmoi ou la réalisation de désirs interdits. Il s'agirait de la projection par le sujet de ses problèmes psychologiques dans ses rapports avec les autres. Avant Sigmund Freud, Otto Rank, qui publia la première étude psychanalytique sur le double en 1914, affirmait que le fait de recréer un double est basé sur une croyance dans la survie, après la mort de l'être humain, d'un double appelé son «âme immortelle». C'est une manière de se défendre contre l'angoisse de mort, c'est comme si après la mort, un autre nous-même pourrait continuer à vivre. Eekhoud ne fait qu'affirmer sa nature détournée en se recréant dans ses personnages.

Verhaeren, dans un article paru le 18 septembre 1892, dans *L'Art Moderne*, commentait à propos des femmes du *Cycle Patibulaire* :

¹² S. Freud : *L'Inquiétante étrangeté* dans *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris : Gallimard, 1933.

¹³ O. Rank : *Don Juan et le double*, Paris : Payot, 1973.

En face des larrons, des traqués et des fouaillés, qui, pour rester libres, mènent une vie d'enfer, Eekhoud a dressé plusieurs types de femmes admirables de soumission et de fidélité totales. Telles figures sont d'une humanité toute de larmes et de bonté. Elles planent sur les récits come de belles lumières. Leur psychologie tout autant que celle des parias auxquels elles ont voué leur âme se dévoile magistralement ajourée d'analyse. Et c'est Gentillie et c'est Blanchelive-Balnchelivette, caractères extrêmes, cœurs de résignation poignante, chiennes de sacrifice, aussi simples et accueillantes devant la mort que devant la vie. Le drame obscur et âpre, tragique et familier de l'existence rebelle et pourchassée, est enfermé dans la cave de leur pensée pour n'en sortir qu'en phrases courtes, en actes audacieux et décisifs, en dénouements terribles et logiques. Le crime et le vice y apparaissent comme de belles fleurs écarlates¹⁴

Dans les récits de Georges Eekhoud apparaissent ici et là des femmes soumises à leurs pères, à leurs amants ou à leurs maris mais le romancier préfère des types moins conventionnels où il arrive à se montrer lui-même à travers leurs préférences et leurs dégoûts.

Comme le jeune Santo, de «La Bonne leçon», du *Cycle patibulaire*, Eekhoud éprouvait probablement la même «aversion biblique» pour la femme trop «dévouée» :

O ces amantes [...] j'éprouve pour elles l'aversion biblique, elles sont les troubleuses et les diversionnelles qui écartent les pensées altruistes et les vœux virils, elles ne se dévouent que pour endormir, amoindrir et ravalier les ardents et les forts ; elles minent les colosses aux pieds desquels elles feignent de s'étendre ; elles sont souffleuses d'égoïsme, de coupable désintéressement, de détachement du devoir ; pour les milliards de brutes qu'elles fournissent à la consommation terrestre, combien ont-elles fait avorter les grâces, les vocations, les génies, les âmes surhumaines¹⁵ !

Il préfère la liberté sexuelle montrée par les jeunes campagnardes de sa nouvelle «Partialité» :

D'avance leurs yeux hardis et lascifs scrutent et palpent sans vergogne les formes de leurs épouseurs. Femelles solides comme les mâles, aussi libres que leurs compagnons de charroi et de culture, trayeuses sans préjugés ; pour peu que le poursuivant temporise, elles sont capables de lui déclarer à brûle-sarrau leur légitime envie et même d'essayer leur coucheur avant les noces. [...] comme elles disent, on n'achète pas un bœuf pour un taureau ! (p. 31)

¹⁴ É. Verhaeren : *L'Art Moderne*, 18 septembre 1892 : 300.

¹⁵ G. Eekhoud : *Le Cycle patibulaire*, *op.cit.* : 274.

Si l'auteur cachait son côté féminin sous une apparence masculine, il imagine des femmes androgynes, comme Chardonnerette chez qui «L'insexuel compliquait l'indéterminé de l'âge. Le visage tenait d'un garçonnet autant que d'une gamine, le corps eût convenu à un éphèbe comme à une adolescente¹⁶», et dont le caractère ne se correspondait pas avec sa prétendue féminité : «Elle transpirait la subversion, l'anomalie, l'en-dehors» (p. 239). Nous rencontrons les mêmes «anomalies» chez Clara Mortsel, la future comtesse d'Adembrode de la *Faneuse d'Amour*, qui avait été une fille bizarre depuis son enfance. Physiquement plus proche d'un enfant que d'une fille : «[...] musclée et sanguine comme son père»¹⁷; comme la précédente, son caractère s'éloigne de sa nature : «Des parents plus désœuvrés que les siens eussent certainement remarqué sa sensibilité extrême à l'action de la couleur, du parfum et du son ; ils auraient même été alarmés plus d'une fois par la bizarrerie de ses affinités et de ses répugnances sensorielles¹⁸». Ayant comme idole Jeanne d'Arc, elle aurait aimé : «de vivre en homme avec les hommes, en les conduisant de victoire en victoire» (p. 94).

L'écrivain n'a jamais dissimulé ses préférences sociales. Les faibles, les humbles, les marginaux l'avaient toujours attiré, même quand il allait à la recherche de possibles amants passagers. Il inclut dans ses récits des femmes qui sont charmées par la même «élite» des bas-fonds. Il réussit à nous les faire aimer, elles agissent en liberté et, si leurs actes et leurs choix les poussent à l'échec et au malheur, le lecteur arrive à s'identifier avec elles.

Parmi ces femmes «bizarres» ressortent la petite «Hiep-Hioup», qui : «[...] ne recruta de galants que parmi les manouvriers de passage, les porteballes, les forains, les valets infimes ou parmi les braconniers qui l'associaient comme recéleuse ou comme chienne de garde à leurs entreprises. [...] Comme ceux de sa gent, elle n'en voulait qu'à l'autorité, au garde-champêtre, au gendarme, au juge, aux riches et à leurs salariés¹⁹.»

Ou Gentillie, une fille de bonne famille, qui préfère les «mauvais garçons». Fiancée avec Sander Bischbosch «un gaillard, de l'avis de tout le monde», elle le refuse pour suivre le méchant Pintloon qu'elle n'avait jamais vu mais qu'elle connaissait «par tout le mal que le village raconte» (p. 98); «Oui, plus ils le disent laid, repoussant et sordide, plus je me le représente aimable, appétissant, plein de ragoût» (p. 99). Elle arrive à le rencontrer et le

¹⁶ G. Eekhoud : *Le Cycle patibulaire, op.cit.* : 238

¹⁷ G. Eekhoud : *La Faneuse d'amour*, Bruxelles : La Renaissance du Livre, 1925 : 10.

¹⁸ *Idem.*

¹⁹ G. Eekhoud : *Le Cycle patibulaire, op.cit.* : 46-47.

suit pour toujours malgré la mauvaise vie qu'il lui inflige pendant leur union en commun et, plus tard, à travers leur fils, héritier de la méchanceté du père.

Inoubliable la petite Chardonnette, la «Madeleine des voyous», qui se donnait avec plaisir aux hommes : «Plus ils semblaient rafalés et miséreux²⁰», jusqu'au point de s'identifier avec eux : «elle s'imprégnait de généreuse et virile essence, elle se modelait sur ses amants. La race des pouilleux héroïques avait façonné ses appas à leurs mains gourdes, à leurs grosses bouches convulsives de Tantales assoiffés de honte et de justice» (p. 247).

Mais c'est chez Clara Mortsel, protagoniste de *La Faneuse d'amour*, qu'il inscrit son autre «moi» de manière indubitable. «Sa partialité pour les ouvriers, loin d'avoir été corrigée par l'éducation, croissaient, gonflaient avec l'ardeur d'une suggestion rare, d'un sentiment incompris» [...] «sa tendresse pour le peuple ne se manifesta plus, mais la dévora d'une passion intense et inextinguible comme un feu souterrain²¹».

Chez elle, se combinent les deux attractions ressenties par Eekhoud jusqu'à sa mort, les voyous mais aussi les jeunes campagnards, incarnations vivantes de sa Campine bien aimée. L'auteur et son héroïne renient de leurs attaches urbains et de tout ce que la ville renferme : «le progrès, le monde banal, les journaux, les modes, les bureaux, les prisons, les casernes, les écoles, les hospices, les rues rectilignes, les impostures de la civilisation» (p. 93).

Comme son créateur, elle était un être raisonnable et normal qui répudiait les goûts exceptionnels de sa seconde nature : «Elle devint forcément dissimulée et cacha ses appétences comme on tient cachées ses pudeurs» (p. 44). À la manière d'Eekhoud : «Elle se délectait [...] aux mouvements brusques de ces francs travailleurs, à leurs coups de reins et de jarrets, à leurs postures de gymnasiarques [...] elle éprouvait des rages de se jeter à leur coup, d'être mordue et broyée, mais finalement possédée» (p. 46).

Elle aurait osé avouer son penchant pour le peuple, les humbles, mais elle n'entreprit de le faire parce que ces prédilections passèrent au domaine sexuel :

Peut-être eût-elle proclamé ses prédilections malgré le monde et les lois sociales, si ce besoin de se dévouer, de se ravalier, d'être complaisante à des gens au-dessous d'elle, de consoler les gueux de leur abjection en partageant celle-ci, si ces élans de sœur de charité ne s'étaient compliqués de curiosités physiques, d'aspirations à des voluptés exceptionnelles, de désirs d'anges épris de simples hommes et anxieux de choir à n'importe quelle profondeur pour retrouver ces

²⁰ G. Eekhoud : *Mes Communions*, *op.cit.* : 245.

²¹ G. Eekhoud : *La Faneuse d'amour*, *op.cit.* : 40.

êtres faits d'argile et d'ouvrir des trésors de caresses et de douceurs aux victimes de nos conventions, souvent les élus de la Nature, souvent les plus beaux et les meilleurs d'entre nous. (pp. 40-41)

Nous connaissons, grâce à l'excellent travail de Mirande Lucien *Eekhoud le rauque*, les mauvaises fréquentations sexuelles de Eekhoud, amants potentiels qu'il allait chercher dans les bas quartiers bruxellois. Clara fréquente les mêmes personnages que son créateur : « Gabariers, « commis de rivières », « capons » des canaux, tenanciers clandestins, fripiers, rôdeurs de quais, aides-bateliers, mousses en rupture d'engagement, arrimeurs en ribote, proxénètes des deux sexes » (p. 51).

L'attraction sexuelle envers des hommes plus jeunes, ressentie par Clara et par son créateur, se manifeste dans d'autres personnages féminins. L'histoire imaginée par le narrateur de « Blanchelive... Blanchelivette », qui se complait à imaginer une possible possession d'un jeune travailleur par une femme riche qui le regarde faire. Histoire jamais accomplie car elle n'a existé que dans l'imagination d'un voyeur, Eekhoud la récupère dans sa *Faneuse d'amour*.

Clara Mortsel représente la femme possédée par une « rage charnelle » qui est habituellement matérialisée en un mâle. Elle agira avec l'homme aimé, Sussel Waarloos, plus jeune et socialement inférieur à elle, comme l'aurait fait un homme enragé. Oubliant qu'elle est mariée, elle va le forcer à faire l'amour quand, accablé par la fièvre, il n'est pas conscient de ses actes. Il s'agit d'un acte de violation, crime accompli communément par des hommes, mais que la nature révoltée de l'héroïne la pousse à reproduire. Elle, qui avait aimé les hors-la-loi, le devient à son tour par un acte d'amour.

C'est la nouvelle « La Tentation de Minerve » de *Mes Communions*, qui reproduit plus fidèlement l'autre je d'Eekhoud dans la personnalité de Mme. Hélène de Gasparheyde. Dans ce récit, l'écrivain arrive à renfermer incontestablement l'histoire sentimentale vécue avec le jeune écrivain Sander Pierron à qui l'auteur dédicace son conte.

Nous connaissons l'évolution de leur histoire d'amour à travers les lettres envoyées par Eekhoud, entre le 17 mars 1892 et le 26 février 1927, à son jeune amant²². Une union sentimentale qui, même si elle finit plusieurs années avant la mort d'Eekhoud, se transforme en une éternelle amitié qui perdure jusqu'au jour des funérailles de l'auteur anversois.

²² G. Eekhoud : *Mon bien aimé petit Sander. Lettres de G. Eekhoud à Sander Pierron (1892-1927)*, Lille : Cahiers GKC, 1993.

Eekhoud, trente-huit ans, un auteur déjà consacré, qui jouit d'un certain prestige parmi les intellectuels belges, connaît le jeune Pierron âgé de vingt ans, qui débute dans la carrière littéraire. Ils resteront éblouis l'un par l'autre dès leur première rencontre. Chez Sander, il s'agit tout d'abord de l'admiration d'un élève par un maître, admiration qui allait se transformer en amour quelques mois plus tard. Eekhoud restera flamboyé par son futur amant dès leur première rencontre. Il lui écrit, le 13 avril 1892 : « Aussitôt je vous ai placé dans ma galerie d'amis de lettres et de cœur et vous me direz si vous êtes content de votre voisinage » (p. 68). Sander Pierron révélera sa première impression face au maître dans un numéro de 1893 de la *Revue Rouge* : « C'était bien la tête que je m'étais figuré, [...] ; c'était bien là le noble lettré qui dans ses pages mettait tant d'amour et de pitié qu'on aurait crainte d'en voir éclater les feuilles par leur trop plein de sentiment et de beauté²³ ». Eekhoud, dans un premier moment, adopte son jeune admirateur pour l'aider et le protéger, adoption qui se transforme en passion amoureuse.

Au moment de rédiger « La Tentation de Minerve », incluse dans la première édition de *Mes Communions* de 1892, Eekhoud commençait son roman sentimental avec Sander, une belle histoire d'amour truffée de moments passionnels qu'il inscrira dans sa nouvelle.

La rencontre entre Hélène de Gasparheyde, de quarante ans, et le baron de Presles, vingt ans plus jeune, renferme les mêmes sentiments perçus par Eekhoud et Sander le jour de leur première rencontre : « Sur le champ, la comtesse se sentit attirée vers lui par des postulations impérieuses ; elle fut conquise plus qu'elle ne l'aurait voulu, mais elle se jura à elle-même qu'il ne connaîtrait jamais de cette affection véhémement que les manifestations d'une pure amitié²⁴. » « La révérence prolongée qu'il lui fit en lui baisant la main tenait d'une admiration d'artiste et d'une ferveur de croyant » (p. 129).

Comme Eekhoud, Hélène jouissait d'un grand prestige de femme sage, ses amis l'appelaient « Minerve » : « Lettrée des plus délicates, érudite comme les femmes de la Renaissance, aussi loin de la pédanterie et de l'affectation que de la banalité, elle demeurait aussi charmante, aussi dévoteuse, aussi suavement féminine qu'une Jane Grey » (pp. 135-136). Le jeune Edmond se laisse éblouir par le physique de sa nouvelle amie mais surtout par son intelligence. Peu à peu commence une lutte des sentiments dans les cœurs des protagonistes. Les deux sont conscients de leur amour mais ils n'osent pas l'avouer. Ils se savent pécheurs car elle est mariée, ce conventionnalisme

²³ Cité par Lucien Mirande dans la préface aux *Lettres*, p. 15.

²⁴ G. Eekhoud : *Mes Communions*, *op.cit.* : 128.

social devient une barrière insurmontable. Elle arrive à imaginer à quel point les choses auraient été différentes si elle avait été un jeune homme comme lui, leur amitié n'aurait pas eu de frontières: «Quel dommage que je n'aie pas vingt ans et que je ne sois pas un garçon, comme toi? Quelle paire d'inséparables nous aurions fait! Complètement l'un à l'autre, n'est-ce pas, dans la peine et dans le plaisir! Toutes nos frasques nous les eussions commises ensemble, nous aurions fait bourse commune... Voire vie commune!» (pp. 134-135)

L'utilisation de la formule: «complètement l'un à l'autre [...] dans la peine et dans le plaisir» renferme l'idéal subconscient du mariage entre homosexuels, tout à fait unimaginable dans la société où Eekhoud et Sender essayaient de survivre. Eekhoud laisse dire à son héroïne ce qu'il aurait aimé crier à tue-tête.

L'amour ne pouvait pas rester renfermé dans les cœurs des protagonistes de la nouvelle, comme il ne le restait pas chez Eekhoud et Sander. Finalement ils se donneront l'un à l'autre en sautant sur des lois imposées mais jamais justifiées. Les mêmes raisonnements que l'auteur applique à l'acte d'insoumission réalisé par Hélène et Edmond sert à l'écrivain pour réhabiliter leurs propres actions: «Autour d'eux l'univers fulminait la réprobation et l'anathème, mais l'essor, la flamme de leur amour n'en jaillissait que plus démesurée. Et plus on les couvrait d'opprobres, plus ils touchaient au zénith des béatitudes» (p. 144).

Entouré de femmes dans son enfance, Eekhoud, qui se sentait sexuellement éloigné d'elles, n'allait jamais les exclure ni de sa vie, ni de son œuvre. Complices réelles comme sa grand-mère, sa grand-tante et surtout sa chère épouse Cornélie, il leur octroie un rôle privilégié dans ses œuvres. Grâce à ses héroïnes de fiction il arrive à exprimer ses vrais sentiments, ses critiques, ses goûts et ses dégoûts. Elles agissaient en fil conducteur entre sa vraie nature et une société d'où il se savait exclu.